



Article scientifique

Article

2017

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

Théories des climats et cosmopolitisme dans la Sagesse de Pierre Charron

Rouiller, Dorine

How to cite

ROUILLER, Dorine. Théories des climats et cosmopolitisme dans la Sagesse de Pierre Charron. In: Modern Language Notes, 2017, vol. 132, n° 4, p. 912–930.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:102231>

Théorie des climats et cosmopolitisme dans la *Sagesse* de Pierre Charron

Dorine Rouiller (Université de Genève)

Les théories anciennes de l'influence du climat sur les peuples ainsi que les philosophies cosmopolites antiques ont été, à la Renaissance, reprises dans de nombreux textes et adaptées au nouveau contexte géographique issu des Grandes découvertes¹. Tandis que les théories des climats postulent une correspondance entre les régions et les caractères physiques et moraux de leurs habitants, le cosmopolitisme suppose soit la négation des différences dans un monde considéré comme un ensemble unifié, soit la capacité, pour l'individu se disant *citoyen du monde*, de le parcourir en se sentant partout chez lui, sans être influencé par son climat d'origine ni ressentir les effets du changement de lieu². Ces deux pensées, que je nommerai *climatique* et *cosmopolite*, semblent à première vue incompatibles. Et pourtant, elles cohabitent souvent dans les textes renaissants. C'est le cas dans le traité de Pierre Charron intitulé *De la Sagesse* (1601/1604³), qui réorganise les *Essais* de Montaigne⁴ tout en empruntant dans l'un de ses chapitres la théorie des climats élaborée par Jean Bodin⁵. Sans chercher à résoudre toutes les tensions que la coprésence problématique de ces postures produit dans le texte, il s'agira ici d'examiner de près les éléments qui permettent, au moins en partie, de l'expliquer. L'étude du texte de Charron dans ses rapports à ceux de Montaigne et de Bodin éclairera la façon dont les théories antiques des climats ont pu être intégrées à la nouvelle *conscience spatiale*⁶ permise par la multiplication des déplacements à l'échelle mondiale, conscience qui favorisa un renouveau de la pensée cosmopolite⁷.

Les climats et les peuples

Dans son chapitre intitulé « Première distinction et différence des hommes, naturelle et essentielle, tirée de la diverse assiette du monde », Charron postule une relation étroite entre

le naturel des hommes et la région du monde dans laquelle ils vivent. L'ouverture du chapitre est, comme le reste de la *Sagesse*, empruntée à Montaigne :

La premiere plus notable et universelle distinction des hommes, qui regarde l'esprit et le corps, et tout l'estre de l'homme, se prend et tire de l'assiette⁸ diverse du monde, selon laquelle le regard et l'influence du Ciel et du Soleil, l'air, le climat, le terroir sont divers. Aussi sont divers non seulement le teint, la taille, la complexion, la contenance, les mœurs, mais encores les facultez de l'ame, *plaga coeli non solum ad robur corporum, sed et animorum facit. Athenis tenue cœlum ex quo etiam acutiores Attici, crassum Thebis ideo pingues Thebani et valentes*. Dont Platon remercioit Dieu qu'il estoit né Athenien et non Thebain⁹.

À partir de ce postulat d'une corrélation fondamentale entre « l'estre de l'homme » et « l'assiette [...] du monde » dans laquelle il vit, Charron établit, s'inspirant désormais exclusivement de Jean Bodin sans toutefois nommer sa source, une classification des types humains distinguant les Septentrionaux, les Moyens et les Méridionaux, auxquels il attribue tout un éventail de caractéristiques physiques et morales, répertoriées dans deux tableaux – fig. 1 et 2 – dont son chapitre fait le commentaire. Ainsi, pour ne retenir que quelques-unes de ces spécificités, les Septentrionaux seraient grands, blancs, blonds, puissants, grossiers, peu religieux et cruels ; les Moyens tempérés en toutes choses, tenant un peu des deux extrémités ; les Méridionaux petits, noirs, mélancoliques, ingénieux, superstitieux, lâches mais tout aussi cruels que ceux du Nord¹⁰.

À la répartition des naturels humains correspond une division du monde : reprenant le modèle bodinien, Charron partage chacun des deux hémisphères en trois zones de trente degrés, une zone chaude à proximité de l'équateur, une zone moyenne, et une zone froide proche du pôle¹¹. Il y range les terres connues à son époque, qu'il situe aussi, de manière plus imprécise, sur l'axe longitudinal, au moyen des appellations « Orient », « milieu » et « Occident ». Ainsi, dans la région froide de l'hémisphère nord, il place « Estotilam¹² » à

l'ouest, la Tartarie et la Moscovie à l'est ; dans la région moyenne la partie septentrionale du continent américain à l'ouest, l'Europe au centre, l'Asie à l'est ; dans la région du « Midy » le Pérou à l'ouest, l'Arabie et l'Indonésie à l'est. Dans la région chaude de l'hémisphère Sud, il situe l'Afrique au centre ; dans la région moyenne la majeure partie de l'Amérique méridionale à l'ouest et dans la région froide la « Magellane »¹³. Ainsi, malgré l'imprécision et la sélection d'un nombre restreint de lieux géographiques nommés, Charron s'efforce, comme le faisait Bodin, d'aboutir à un système qui rende raison de la totalité du monde. Aucune région ne peut être exclue de ce modèle global dans lequel chaque lieu de la terre, habité par des individus dont les caractéristiques physiques et morales lui correspondent, est défini par sa position en latitude et en longitude.

La correspondance entre régions et peuples semble figée, « aysément » « prouv[ée] » par l'expérience et par l'Histoire :

Toutes ces differences se prouvent aysément. Quant à celles du corps elles se cognoissent à l'œil, et s'il y a quelques exceptions, elles sont rares [...].

Quant à celles de l'esprit, nous sçavons que les arts mecaniques et ouvrages de main sont de Septentrion, ou ils sont penibles¹⁴ : les sciences speculatives sont venues du midy. Cesar et les Anciens appellent les Egyptiens tres-ingenieux et subtils : Moyse est dit instruit en leur sagesse, la Philosophie est venue de là en Grece, la majorité commence plustost chez eux, à cause de l'esprit et finesse : les gardes des princes, mesmes meridionaux, sont de Septentrion comme ayans plus de force et moins de finesse et de malice : ainsi les Meridionaux sont sujets à grandes vertus et grands vices, comme il est dit d'Annibal : les Septentrionaux ont la bonté et simplicité. Les sciences moyennes et mixtes, politiques, loix et eloquence sont aux nations mitoyennes, ausquelles ont flori les grands empires et polices¹⁵.

La description au présent des caractéristiques des peuples, qui « se cognoissent à l'œil », renvoie à un « sçav[oir] » qui paraît établi et peu susceptible de changer. Et la convocation de faits au passé vient apporter l'illustration de l'ancienneté des naturels des peuples : le lieu

d'origine des diverses compétences témoigne de cette répartition. Ainsi, celle-ci apparaît comme étant d'une évidence irréfutable.

Charron considère divers facteurs influant sur les individus. Le premier qu'il mentionne, dans des termes qui en font une « cause » dominante voire exclusive des « différences » de complexion, est la température corporelle, induite par la température externe :

La cause de toutes ces différences corporelles et spirituelles, est l'inégalité et différence de la chaleur naturelle interne, qui est en ces pays et peuples : savoir forte et vehemente aux Septentrionaux, à cause du grand froid externe, qui la reserre et renferme au dedans, comme les caves et lieux profonds sont chauds en hyver, et les estomachs, *ventres hyeme calidiores* : foible aux Meridionaux, estans dissipée et attirée au dehors, par la vehemence de l'externe, comme en esté les ventres et lieux de dessous terre sont froids : Moyenne et temperée en ceux du milieu. De ceste diversité, dis-je, et inégalité de chaleur naturelle viennent ces différences, non seulement corporelles, ce qui est aisé de remarquer, mais encores spirituelles [...] ¹⁶.

À cette cause, envisagée à l'aune du principe de l'antipéristase selon lequel une qualité – ici le froid ou le chaud – se trouve intensifiée par la présence de son contraire, est liée la répartition tripartite (Nord-Milieu-Sud) qui sous-tend tout le chapitre ¹⁷. À ce facteur principal, Charron, comme Bodin, en ajoute d'autres, d'ordre mésologique ¹⁸ :

[...] s'il y a quelques exceptions, elles sont rares et viennent [...] des vents, des eaux, et de la situation particuliere des lieux, dont une montagne fera une notable différence en mesme degré, voire mesme pays et ville : ceux de la ville haute d'Athenes estoient tout d'autre humeur, dit Plutarque, que ceux du port de Pyrée : une montagne du costé de Septentrion rendra la vallée qui sera vers le midy toute meridionale, et au contraire aussi ¹⁹.

Lorsqu'on observe des « exceptions » aux principes généraux fondés sur l'opposition nord-sud, elles « viennent » du milieu naturel, constitué des vents, des eaux, de l'altitude, de la distance de la mer ou encore de la situation occidentale ou orientale du lieu :

Les autres distinctions plus particulieres se peuvent rapporter à ceste-cy generale de Midy et Nort : car l'on peut rapporter aux conditions des Septentrionaux ceux d'Occident, et ceux qui vivent aux montagnes, guerriers, fiers, amoureux de liberté, à cause du froid qui est aux montagnes ; Aussi ceux qui sont esloignés de la mer, plus simples et entiers : Et au contraire aux conditions des Meridionaux, l'on peut rasporter les Orientaux, ceux qui vivent aux vallées, effeminés, delicats à cause de la fertilité, d'où vient la volupté [...]²⁰.

Mais Charron réduit la « particul[arité] » à la « general[ité] ». Si les « conditions » des habitants de tout milieu particulier peuvent être « rasport[ées] » à celles des « Septentrionaux » ou des « Meridionaux », alors leur spécificité s'efface. Une hiérarchie des facteurs est à l'œuvre, qui a pour effet de ne pas laisser de place, dans le système, à la variété : les habitants de chaque milieu sont assimilables à ceux du nord ou du sud. La multifactorialité s'efface derrière un principe souverain.

Être *citoyen du monde*

Au chapitre II, 2, « Universelle et plaine liberté de l'esprit, tant en jugement qu'en volonté : seconde disposition à la Sagesse »²¹, Charron formule le principe selon lequel il faut, pour être sage, avoir un « esprit universel » :

[1601] Or le vray moyen d'obtenir et se maintenir en ceste belle liberté de jugement, et qui sera encores une autre belle leçon et disposition à la sagesse, c'est d'avoir un esprit universel, jettant sa veüe et consideration sur tout l'univers, et non l'asseoir en certain lieu, loy, coustume et maniere de vie (avec la modification susdicte, tant au croire qu'au faire) estre citoyen du monde, comme Socrates, et non d'une ville, embrassant par affection tout le genre humain, c'est sottise et foiblesse que de penser que l'on doit

croire et vivre par tout comme en son village, en son pays, et que les accidens qui adviennent icy touchent et sont communs au reste du monde²².

Charron s'inspire ici d'un passage de l'essai montaignien « De l'institution des enfans » (I, 26) où figuraient déjà tant la nécessité de porter son regard sur l'univers entier que le modèle cosmopolite socratique et la critique de l'ethnocentrisme²³. Mais, dans la seconde édition de la *Sagesse*, Charron modifie ce passage en lui ajoutant des éléments nouveaux :

Après ces deux juger de tout, sursoir la determination vient en tiers lieu l'universalité d'esprit, par laquelle le sage jette sa veüe et consideration sur tout l'univers, il est citoyen du monde comme Socrates, il embrasse d'affection tout le genre humain, il se promene par tout comme chés soy, void comme un Soleil, d'un regard égal, ferme, et indiferent, comme d'une haute guette²⁴ tous les changemens, diversités et vicissitudes des choses, sans se varier, et se tenant tousjours mesmes à soy, qui est une livrée de la divinité, aussi est-ce le haut privilege du sage, qui est l'Image de Dieu en terre²⁵.

Il apparaît que Charron, en retravaillant son texte, lui a donné une orientation résolument stoïcienne par la mention de la constance et de la fermeté et par la comparaison du sage avec un soleil, qui l'élève, conformément à la tradition du Portique, au-dessus du commun des mortels²⁶. Cette position est d'ailleurs confirmée par le statut d'« image de Dieu en terre » qui lui est conféré. Le sage est capable à la fois de parcourir le monde sans être ébranlé par les fluctuations de son environnement, restant égal à lui-même, et de surplomber la terre entière. Il est cosmopolite parce qu'il se sent partout chez lui grâce à cette constance interne qu'il oppose aux variations externes. D'autre part, la représentation d'une terre dont il peut avoir une vue d'ensemble et sur laquelle il peut se déplacer comme en une seule et unique demeure révèle une conception du monde comme un espace unifié. La pensée de Charron s'inspire ici de façon évidente du cosmopolitisme stoïcien, appliqué au nouveau contexte géographique d'un monde concevable dans sa totalité²⁷.

Or, plusieurs éléments de ce dernier passage entrent en tension avec la théorie des climats exposée au chapitre I, 42. Le « sage » dont il est question est un homme universel, que l'on peut opposer à l'homme influencé par le lieu où il vit et attaché à un seul climat. Ce sage est « indifférent » aux caractéristiques des diverses régions, alors que l'homme tel que le définissent les théories des climats y est au contraire éminemment sensible.

Cette contradiction disparaît si l'on considère le sage comme un être d'exception bénéficiant d'un « privilège » et échappant à l'influence climatique subie par les autres. D'ailleurs, si ce sage est lui-même un « Soleil », comment pourrait-il être sujet au climat ? S'il est semblable à « Dieu », celui qui a « produit les hommes fort divers en esprit et suffisance naturelle²⁸ » selon les pays, comment pourrait-il être lui-même déterminé par un lieu ? Et même s'il se trouve « en terre », sa position de surplomb (« haute guette ») lui évite de fouler le sol dont les habitants subissent les effets. Cependant, si ce passage semble effectivement faire du sage l'exception qui ne serait pas soumise aux influences du lieu, Charron tient ailleurs un discours qui, allant pareillement à l'encontre des théories des climats, élargit cette fois son commentaire. Au sujet de celui « qui agit selon Nature », il écrit :

Ainsi est il homme de bien essentiellement, et non par accident et occasion : car cette loy et lumière est essentielle et naturelle en nous, dont aussi est appelée Nature et loy de Nature. Il est aussi par conséquent homme de bien toujours et perpétuellement, uniformément, et également, en tous temps, et tous lieux : Car cette loy d'équité et raison naturelle est perpétuelle en nous, *edictum perpetuum*, inviolable qui ne peut jamais estre éteinte ny effacée, *quam nec ipsa delet iniquitas : vermis eorum non morietur*, universelle et constante par tout, et toujours mesme, égale, uniforme, que les temps ny les lieux ne peuvent alterer ny deguysier ; ne reçoit point d'accès ny recés, de plus et de moins, *substantia non recipit magis nec minus*²⁹.

Le propos de Charron porte tantôt sur l'homme qui se comporte conformément à la nature humaine, reconnaît une *raison universelle* et se rend par là « homme de bien³⁰ », tantôt sur « nous » tous, de sorte que ce qui est décrit comme l'attitude juste, adoptée par les *preud'hommes*, tend à devenir une norme partagée par tous.

L'individu tel qu'il est décrit ici est défini en « tous lieux » par une seule et unique « raison naturelle ». Il ne paraît en aucun cas déterminé par un lieu ni porteur d'une sagesse particulière (« accident[elle] », « occasion[nelle] ») : la sienne est « essentielle », « universelle et constante par tout ». Tandis que le chapitre I, 42 insistait sur l'empreinte profonde du lieu sur l'homme, ce passage met l'accent sur celle de la loi universelle, « que les temps ny les lieux ne peuvent alterer ».

Le chapitre III, 24 (« Du bannissement et exil ») semble quant à lui entrer tout entier en contradiction avec les théories des climats. Charron y soutient la thèse selon laquelle l'exil ne présente aucune difficulté pour celui qui le subit, censé pouvoir, grâce à sa constance interne, se sentir bien partout :

Exil est un changement de lieu, qui n'apporte aucun mal sinon par opinion ; et est une plainte et une affliction purement imaginaire : car selon raison il n'y a aucun mal : par tout, tout est de mesme ; ce qui est compris en deux mots Nature et Vertu. *Duo quae pulcherrima sunt, quocumque nos moverimus, sequentur, Natura communis et propria Virtus.* Par tout se trouve la mesme nature commune, mesme ciel, mesmes elemens. [...]. Et puis quel changement ou incommodité nous apporte la diversité du lieu ? Ne portons nous pas tousjours notre mesme esprit et vertu ? [...] L'esprit ny la vertu n'est point sujet ou enfermé en aucun lieu, est par tout egalement et indifferemment : l'honneste homme est citoyen du monde, libre, franc, joyeux et content par tout, tousjours chez soy, en son quarré, et tousjours mesme, encores que son estuy se remue et tracasse [...]. C'est estre chez soy, et en son pays par tout, ou l'on se trouve bien. Or se trouver bien ne depend point du lieu, mais de soy-mesme³¹.

L'accent est mis sur le lieu, tel qu'il pourrait influencer sur le sujet. Et l'indifférence du sage cosmopolite face à ses variations est étendue à tout « honneste homme » : le changement de lieu ne devrait avoir aucun effet sur l'individu, lui-même pensé comme détenteur d'une vertu et d'un esprit universels, sans que ni la différence des complexions ni la corrélation entre une caractéristique humaine et une région climatique ne soient envisagées. De plus, Charron insiste sur l'identité des parties de la terre (« mesme nature commune, mesme ciel, mesmes elemens ») et n'accorde pas grande importance à la « diversité du lieu ».

Les passages dans lesquels Charron développe une pensée cosmopolite contredisent ainsi la pensée du climat énoncée en I, 42. D'un côté, l'auteur insiste sur l'unité du monde et sur l'universalité de l'homme et de sa raison, de l'autre, sur la division du monde et sur la diversité des naturels ; d'un côté, il nie toute influence du lieu sur l'individu, de l'autre, il affirme la prégnance de cette influence.

La République universelle

Au sein même du chapitre I, 42, un élément tend pourtant à réconcilier cosmopolitisme et théorie des climats : Charron consacre une section de son second tableau (fig. 2) à ce qu'il appelle les « Actions et parties de republique³² ». Il y définit les métiers et compétences correspondant aux habitants de chacune des trois zones climatiques. Ainsi sont attribués aux Septentrionaux l'« art » et la « manufacture », aux Moyens la « prudence » et la « cognoissance du bien et du mal », aux Méridionaux la « science du vray et du faux ». On trouvera alors au Nord essentiellement des « ouvriers, artisans et soldats » dont le propre sera d'« executer et obeir », dans la région du milieu des « magistrats pourvoians » qui jugeront et commanderont, et au Sud des « pontifs philosophes » contemplatifs.

Le monde est ainsi représenté comme une *République universelle* à laquelle chaque peuple contribue en apportant les qualités et aptitudes qui sont les siennes. Jean Bodin

exprimait déjà cette idée dans la *Méthode de l'Histoire* et dans le « Cinquième livre de la République » :

Nous pouvons dire le semblable de la République universelle de ce monde : que Dieu a tellement ordonné par une sagesse émerveillable, que les peuples de Midi sont ordonnés pour la recherche des sciences les plus occultes, afin d'enseigner les autres peuples ; ceux de Septentrion au labour et aux arts mécaniques ; et les peuples du milieu pour négocier, trafiquer, juger, haranguer, commander, établir les Républiques, composer lois et ordonnances pour les autres peuples³³.

Ainsi, la théorie des climats irait dans le sens d'un cosmopolitisme à tendance universalisante, concevant le monde non pas comme unité de semblables mais comme communauté mondiale réunissant des peuples différents et complémentaires. En ce sens, les deux pensées, climatique et cosmopolite, paraissent pouvoir être, au moins en partie, conciliées : le modèle de la *République mondiale* permet de combiner unité et diversité. Cependant, il reste une tension entre l'expression, au chapitre I,42, d'une influence du climat sur les peuples, et la négation de cette influence dans les passages stoïciens cités plus haut.

Acclimatation

Si Charron emprunte sa division du monde et sa répartition des naturels humains à Jean Bodin, l'ouverture de son chapitre lui vient, on s'en souvient, des *Essais* de Montaigne. Une fois la correspondance entre climats et naturels humains formulée, soutenue par l'autorité de Végèce et de Cicéron, Charron poursuit, suivant toujours la lettre de « L'Apologie de Raimond Sebond » :

Ainsi que les fruits et les animaux naissent divers selon les diverses contrées, aussi les hommes naissent plus ou moins belliqueux, justes, temperans, dociles, religieux, chastes, ingénieux, bons, obeissans, beaux, sains, forts. C'est pourquoy Cirus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur

pays aspre et bossu, pour aller en un autre doux et plain, disant que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles les esprits infertiles³⁴.

L'hypotexte montaignien infléchit la compréhension de la théorie des climats : l'homme ne serait plus seulement façonné par son lieu d'origine, mais également par les lieux qu'il visite³⁵. L'auteur des *Essais* donne une couleur cosmopolite à la théorie des climats en postulant une disponibilité de l'individu à son environnement qui lui permet de se transformer au gré des régions traversées. Ainsi, influence du climat et cosmopolitisme ne sont pas incompatibles mais vont de pair. En marge d'une vision totalisante du monde comme celle de la *République universelle* existe donc une autre manière, très différente, de concilier les deux pensées.

Il reste que Charron n'assume peut-être pas pleinement cette position puisqu'il exclut l'idée exprimée par Montaigne d'une « nouvelle complexion » adoptée par l'homme en déplacement, affaiblissant ainsi le *cosmopolitisme climatique* des *Essais*. La référence à Bodin, contrebalancée par la référence à Montaigne, elle-même atténuée à son tour par Charron, montre à quel point la tension entre les modèles cosmopolite et climatique demeure irrésolue.

Une éducation cosmopolite

Charron envisage cependant à plusieurs reprises la possibilité pour l'homme de modifier sa propre « complexion ». Empruntant une position chère à Montaigne, il formule la nécessité d'être formé à la souplesse et à l'adaptation :

[...] il faut [...] donner [à l'enfant] une instruction universellement bonne et utile : par laquelle il devienne capable, prest, et disposé à tout. C'est travailler à l'asseuré(*sic*), et faire ce qu'il faut tousjours faire : Ce sera une teinture bonne à recevoir toutes les autres³⁶.

Faire en sorte que l'enfant soit « disposé à tout », c'est aussi l'habituer aux aléas du climat :

Après l'ame vient le corps, il en faut avoir soin tout quant et quant l'esprit, et n'en faire point à deux fois. Tous deux font l'homme entier. Or il faut chasser de luy toute mollesse et delicatesse au vestir, coucher, boire, manger : le nourrir grossierement à la peyne, et au travail : *l'accoutumer au chaud, au froid, au vent, voire aux hazards*³⁷ ; luy roidir et endurcir les muscles et les nerfs (aussi bien que l'ame) au labeur, et de là à la douleur [...] : Bref le rendre verd et vigoureux [...] ³⁸.

L'éducation serait alors un moyen pour l'individu d'échapper en partie aux influences du lieu en habituant son corps à tout et en ouvrant son esprit au monde entier :

[L'instructeur de la jeunesse] doit aussi [...] former et mouler [l'] esprit [de l'escolier] au modèle et patron general du monde et de la nature, le rendre universel, c'est à dire, luy représenter en toutes choses la face universelle de nature : que tout le monde soit son livre : que de quelque sujet que l'on parle, il jette sa veüe et sa pensée sur toute l'étendue du monde, sur tant de façons et d'opinions différentes, qui ont été et sont au monde sur ce sujet. Les plus belles ames et les plus nobles sont les plus universelles et plus libres : par ce moyen l'esprit se roidit, apprend à ne s'étonner de rien, se forme à la resolution, fermeté, constance. Bref il n'admire plus rien, qui est le plus haut et dernier point de sagesse. [...] Or cet esprit universel se doit acquérir de bonne heure par la diligence du maître instructeur, puis par les voyages, et communications avec les estrangers, et par la lecture des livres et histoires de toutes nations³⁹.

Il s'agit ainsi d'être universel mais pas, contrairement à ce que Montaigne préconise, de se laisser modeler par *l'autre* : le sage stoïcien traverse le monde sans en être ébranlé, il ne « s'étonn[e] de rien » et reste fidèle à lui-même. Alors que chez Montaigne la lecture du *livre du monde* sert, par la confrontation à l'altérité, à « [A] appren[dre] nostre jugement à reconnoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse⁴⁰ », elle devient au contraire chez Charron un moyen pour l'esprit de s'endurcir, d'acquérir cette constance caractéristique du

stoïcien. L'idée est, certes, de se familiariser avec la diversité, mais pour la ramener à une unité qui devrait permettre de se connaître mieux soi-même :

[...] l'homme conoit mieux toutes autres choses que soy. O misere ! O insipience. Pour estre sçavant en cette part, il faut cognoitre toutes sortes d'hommes, de tous airs, climats, naturels, aages, états, professions (à ceci sert le voyager⁴¹ et l'histoire) leurs mouvemens, inclinations, actions, non seulement publiques, c'est le moins, elles sont toutes feintes et artificielles, mais privées et specialement les plus simples et naïves, produites de leur propre et naturel ressort : Et aussi toutes celles qui le touchent et interessent particulièrement, car en ces deux se descouvre le naturel : Puis qu'il les r'apporte toutes ensemble pour en faire corps entier et jugement universel : mais specialement qu'il entre en soy mesme, se tatte, se sonde bien attentivement, qu'il examine chasque pensée, parole, action⁴².

Il faudrait donc aussi être conscient des effets du climat pour se former un « jugement universel ». C'est ce que suggère Charron au chapitre II, 2 : « [1601] Pour acquérir et obtenir cet esprit universel, galant, libre, et ouvert [...] plusieurs choses y servent, premierement ce qui a esté dict au livre premier de la grande varieté, difference et inegalité des hommes [...]»⁴³.

Tout en reprenant, parfois mot à mot, les passages montaigniens qui prônent une éducation cosmopolite, Charron cherche en fait à inculquer quelque chose de très différent : il ne veut pas former l'homme à l'adaptation mais à l'indifférence. Dans le passage du chapitre sur l'exil cité plus haut, deux termes qui renvoient à la notion de milieu disent bien l'attitude du sage stoïcien en déplacement : ce « quarré » qui est le sien, dans lequel l'honnête homme se trouve toujours chez lui, et son « estuy » qui se remue autour de lui alors que lui-même reste stable. Le « quarré », c'est un espace fermé qui enclot et préserve le sujet, un sens que confirme le second terme, l'« estuy », qui désigne un contenant étroit de garde et de protection⁴⁴. Si l'homme change de lieu, c'est en emportant avec lui son lieu, qui le détermine davantage que les lieux qu'il visite. Dans cette perspective, quand on lit que le sage « se

promene par tout comme chés soy, [...], sans se varier, et se tenant tousjours mesmes à soy⁴⁵ », on peut comprendre qu'il ne subit pas la moindre influence mais aussi qu'il a été tellement modelé par son propre climat qu'il n'est pas ébranlé par le climat étranger. L'homme, dans la pensée stoïcienne, porte tout à l'intérieur de lui : sa raison, son esprit, sa vertu et, on peut le penser, son climat ou toutes les caractéristiques qu'il a formées en lui⁴⁶.

Même si Charron n'adopte pas telle quelle la pensée des *Essais*, le passage par Montaigne permet de mieux comprendre la présence d'une pensée du climat qui laisse peu de place à l'action humaine, dans un traité d'apprentissage. Car, en revisitant le texte des *Essais*, Charron lui donne une orientation nettement plus dogmatique. Alors que Montaigne exprime à plusieurs reprises son refus de donner des leçons, Charron présente d'emblée l'entreprise de la *Sagesse* comme investie d'une visée didactique⁴⁷. Or le chapitre I, 42 semble échapper à cette tendance. Très descriptif, il énonce une théorie dont le contenu ne paraît pas susceptible de changer. Loin d'employer des formules directives, si fréquentes dans le reste du texte, le chapitre sur les climats se contente de présenter des faits : les hommes subissent, physiquement et moralement, l'influence du lieu, ils se répartissent de telle façon sur la terre et possèdent telle ou telle caractéristique. Pourtant, le dernier paragraphe du chapitre renoue avec la veine pédagogique du traité, justifiant la présence de cette parenthèse sur le climat. En effet, Charron apporte alors une nuance à l'inévitabilité de ce qu'il vient d'exposer :

Par tout ce discours il se voit qu'en general ceux de Septentrion sont plus advantagés au corps, et ont la force pour leur part ; et ceux du Midy en l'esprit, et ont pour eux la finesse⁴⁸ : ceux du milieu ont de tout, et sont temperés en tout : Aussi s'apprend par là que leurs meurs ne sont à vray dire ny vices ni vertus, mais euvres de nature : laquelle du tout corriger et du tout renoncer, il est plus que difficile ; mais adoucir, temperer, et ramener à peu pres les extremités à la mediocrité, c'est l'euvre de vertu⁴⁹.

Si, par conséquent, on ne peut pas entièrement échapper à la nature, dont l'action est par ailleurs présentée ici comme moins exclusive que dans le reste du chapitre (cf. « en general »), on peut malgré tout faire en sorte que son empreinte soit moins vive. C'est ce que Charron semble dire quand il incite le sage à « universaliser » son esprit et à ne pas rester confiné en un seul lieu ni attaché à une seule manière de vivre :

C'est un vice grand (duquel se doit garder et guarentir notre sage) et un default importun à soy, et a autruy, que d'être attaché et sujet à certaines humeurs et complexions, à un seul train, c'est être esclave de soy mesmes, d'être si prins à ses propres inclinations, qu'on ne les puisse tordre et ceder, tesmoignage d'ame chagrine et mal née, trop amoureuse de soy, et partiale. Ces gens ont beaucoup à endurer et contester ; au rebours c'est une grande suffisance et sagesse, de s'accommoder à tout, *Istud est sapere, qui ubicumque opus sit, animum possis flectere*, d'être souple et maniable, sçavoir tantost se monter et bander, tantost se ravaller et relascher quand il faut. Les plus belles ames et mieux nées sont les plus universelles, les plus communes, applicables à tout sens, communicatives et ouvertes à toutes gens. C'est une tresbelle qualité qui ressemble et imite la bonté de Dieu, c'est l'honorable que l'on rend au vieil Caton, *huic versatile ingenium, sic pariter ad omnia fuit, ut natum ad id unum diceres ; quodcunque ageret*⁵⁰.

En définitive, l'idéal serait non pas d'échapper à l'influence du climat, mais de la corriger un tant soit peu par la discipline, de trouver un juste milieu entre son naturel et ce à quoi il faudrait tendre – dont le sage cosmopolite offre le modèle : « [...] adoucir, temperer, et ramener à peu près les extrémités à la médiocrité, c'est l'œuvre de vertu⁵¹ ».

Or, trouver le *juste milieu*, c'est en quelque sorte parvenir à se rapprocher des « peuples du milieu », eux qui échappent aux caractères extrêmes de leurs voisins du Sud et du Nord : « ceux du milieu ont de tout, et sont tempérés en tout⁵² ». Dès les origines des théories du climat, on leur attribue d'ailleurs une certaine supériorité sur leurs voisins. Dans la pensée climatique d'Aristote, la Grèce occupe à tous points de vue le juste milieu⁵³. Chez

Vitruve, la zone intermédiaire est celle du peuple romain, dominant en tout les peuples des régions chaudes et froides. Charron, lorsqu'il assimile les Occidentaux aux Septentrionaux et les Orientaux aux Méridionaux, rattache implicitement les Américains – dont le continent se trouve pourtant en partie dans la même zone, médiane, que l'Europe – aux peuples du Nord, et les Asiatiques – même s'ils se situent, eux aussi, dans la zone médiane – à ceux du Sud, de sorte que l'Europe reste le seul continent à occuper le juste milieu...

Cependant, Charron ne fait pas des théories des climats une arme d'affirmation nationale. Son ambition est davantage d'ordre moral que politique : il s'agit de former les hommes à la sagesse. Mais ceux auxquels s'adresse son traité semblent bien être essentiellement des hommes du *milieu*, qui seraient le mieux disposés à s'universaliser, soit en surplombant le monde sans être affectés par sa diversité, soit en s'adaptant aisément à tous les climats. Car Charron oscille entre une pensée du climat qui prend la forme d'une représentation totalisante de la *République universelle*, composée de peuples unissant leurs compétences respectives et parcourue par un sage stoïcien indifférent au changement, et une théorie des climats plus flexible, qui lui vient de sa lecture des *Essais* et qui permet, à l'individu en déplacement et formé à la souplesse, de se défaire en partie de ses dispositions naturelles pour parvenir à *s'acclimater*.

Les deux possibilités que nous avons rencontrées de réconciliation entre théorie de l'influence du climat sur les peuples et pensée cosmopolite – l'idée de la *République universelle* d'un côté, et de l'autre le *cosmopolitisme climatique* montaignien – sont aussi deux manières d'accommoder la tradition antique des théories des climats au nouveau contexte géographique, celui d'un monde désormais considéré comme entièrement connaissable, parcourable et habitable par l'homme.

	Septentrionaux sont	Moyens sont	Meridionaux sont
1. Au corps.	{ Hauts et grands, pituiteux, sanguins, blancs et blonds, sociables, la voix forte, le cuir mol et velu, grands mangeurs et beuveurs, et puissants	{ Mediocres et temperez en toutes ces choses comme neutres, ou bien participans un peu de toutes ces deux extremitez et tenans plus de la region, de laquelle ils sont plus voysins.	{ Petits. Melancholiques froids et secs, noirs. Solitaires. La voix gresle. Le cuir dur avec peu de poil et crepu. Abstinens, foibles.
2. Esprit.	{ Grossiers, lourds, stupides, sots. Faciles, legers, inconstants.		{ Ingénieux, sages, prudents, fins, opiniastres.
3. Religion.	{ Peu religieux et devoteux.		{ Superstitieux, contemplatifs.
4. Mœurs.	{ Guerriers, vaillans, penibles, chastes, exempts de jalousie, cruels et inhumains.		{ Non guerriers, et laches, paillards, jaloux, cruels et inhumains.

Fig. 1 (Pierre Charron, *De la Sagesse*, I, 42, p. 286.)

	Septentrionaux	Moyens	Meridionaux
<i>Qualités d'ames.</i>	Le sens commun force comme des ours et bestes	Discours et ratiocination. raison et justice d'hommes	Intellect. finesse de renards et religion de gens divins.
<i>Planettes.</i>	Mars { guerre Lune { chasse	Juppiter { empereurs Mercure { Orateurs	Saturne { contempla- tion Venus { amour
<i>Actions et parties de republique.</i>	Art et manufacture Ouvriers artisans. soldats Executer et obeir Jeunes mal habiles	prudence cognoissance du bien et du mal magistrats pourvoians juger commander hommes faicts ma- nieurs d'affaires.	science du vray et du faux. pontifes philosophes contempler vieillards graves, sages, pensifs.

Fig. 2 (Pierre Charron, *De la Sagesse*, I, 42, p. 290.)

¹ Sur les théories antiques des climats, voir notamment Jean-François Staszak, *La géographie d'avant la géographie. Le climat chez Aristote et Hippocrate*, Paris, L'Harmattan, 1995 ; Clarence J. Glacken, *Traces on the Rhodian Shore. Nature and Culture in Western Thought from Ancient Times to the End of the Eighteenth Century*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1967, partie I, chap. 2 (« Airs, Waters, Places »), p. 80-115 ; Mario Pinna, *La teoria dei climi. Una falsa dottrina che non muta da Ippocrate a Hegel*, Rome, Societa geografica italiana, 1988, chap. 1 (« La teoria dei climi nella cultura greca e romana »), p. 17-98. Le terme *cosmopolite* vient du grec *κοσμοπολίτης*, le *citoyen du monde*, employé pour la première fois par le cynique Diogène, signifiant par là son détachement de tout lien et son refus de se conformer aux lois de sa cité. La pensée cosmopolite est reprise, sur un mode moins provocateur, par les stoïciens (Zénon, puis Marc-Aurèle et Cicéron notamment), qui conçoivent le monde comme une cité fondée sur le partage d'une raison universelle.

² C'est sous la plume de Guillaume Postel, en page de titre de sa *République des Turcs* (1560), qu'on trouve la première occurrence de l'adjectif *cosmopolite* en français. Le substantif *cosmopolite* apparaît en 1665, tandis que *cosmopolitisme* n'est attesté que depuis 1823. Le mot a deux significations presque toujours énoncées en parallèle. Le *cosmopolite* est d'abord un individu qui n'adopte pas de patrie, se considère comme s'il était le citoyen du monde et non d'un État particulier, refuse les frontières et met en avant l'unité du genre humain (cf. *Trésor de la langue fr.*). La seconde signification met l'accent sur la capacité à s'adapter à l'altérité, le cosmopolite étant celui qui « se prête aisément aux usages, aux mœurs des pays où il se trouve » (*Dict. de l'Acad. fr.*, 6^e éd.).

³ À peine Charron avait-il publié la première édition de la *Sagesse*, elle fut condamnée par l'Église. Pour éviter la censure, il en fit une seconde avec de nombreuses modifications et explications des passages jugés scandaleux. Cette seconde version fut à son tour condamnée par la Sorbonne et la Congrégation de l'Index. Ce qui dérangeait le plus, c'était que l'auteur sépare la morale de la religion et la fonde sur la raison humaine. Au sujet de la théorie des climats chez Charron, voir Waldemar Zacharasiewicz, *Die Klimatheorie in der englischen Literatur und Literaturkritik von der Mitte des 16. bis zum frühen 18. Jh.*, Vienne/Stuttgart, W. Braumüller, 1977, p. 96-101.

⁴ Sur le rapport de Charron à Montaigne, voir notamment Françoise Kay, *Charron et Montaigne. Du plagiat à l'originalité*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1982. Lire aussi *Montaigne et la question de l'homme*, coordonné par Marie-Luce Demonet, Paris, PUF, 1999.

⁵ Sur la théorie bodinienne des climats, lire Richard Spavin, « Jean Bodin and the idea of anachorism », in *Governing the Environment in the Early Modern World* (dir. Sara Miglietti et John Morgan), London, Routledge, 2017, p. 38-55 et —, *Les symboles politiques du pouvoir : Bodin, Montesquieu, Rousseau*, thèse de doctorat, University of Toronto, 2014, p. 69-126. Sur les théories des climats à la Renaissance, voir Frank Lestringant, « Europe et théorie des climats dans le seconde moitié du XVIe siècle », in *La Conscience européenne au XVIe et au XVIIe siècle. Actes du Colloque international organisé à l'E. N. S. J. F.* (30 sept.-3 oct. 1980), Paris, E. N. S. J. F., 1982, p. 206-226 ; Jörg Dünne, « L'homme, l'histoire et le climat à la Renaissance : Bodin et Montaigne, du global au local », *Cahiers V.-L. Saulnier*, 31 (2014), p. 35-48 ; Clarence J. Glacken, *Traces on the Rhodian Shore, op. cit.*, partie II, chap. 2 (« Environmental theories of early modern times »), p. 429-460 ; Waldemar Zacharasiewicz, *Die Klimatheorie in der englischen Literatur und Literaturkritik von der Mitte des 16. bis zum frühen 18. Jh.*, *op. cit.*, p. 76-104 (sur Bodin, Charron, Montaigne et Le Roy).

⁶ Cf. Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 2003.

⁷ Les deux modalités de cosmopolitisme sont favorisées par la découverte, à la Renaissance, des terres *nouvelles*. La confrontation à la diversité culturelle favorise une remise en question des préjugés ethnocentriques et éventuellement une volonté cosmopolite d'expérimenter les usages étrangers. Mais l'apparition de ces nouvelles terres a aussi pour effet de faire coïncider l'*οἰκουμένη*, l'espace considéré comme habitable, avec le globe terrestre, donnant naissance à une image du monde qui paraît réaliser le rêve cosmopolite stoïcien d'un monde unifié. Sur le cosmopolitisme chez Montaigne et Charron, voir mon article intitulé « Le caméléon et le hérisson. Cosmopolitisme et élargissement des horizons géographiques à la Renaissance (Montaigne, Charron) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. LXXVII (2015), n°3, p. 559-572.

⁸ Position, situation géographique.

⁹ Charron, Pierre, *De la Sagesse*, éd. Barbara de Negroni, Paris, Fayard, 1986, chap. I, 42, p. 285. Trad. cit. lat. par Amaury Duval dans son éd. de la *Sagesse*, Paris, 1824, t. 1, p. 323 (rééd. Genève, Slatkine Reprints, 1968) : « Le climat a de l'influence, non-seulement sur la force du corps, mais sur celle de l'esprit. – L'air d'Athènes est vif, et c'est pour cela que les Athéniens sont vifs et spirituels ; celui de Thèbes est épais, de là les Thébains sont lourds, gras et forts » (Végèce, I. I,

chap. 2. – Cicéron, *De Fato*, chap. 4). Voir aussi chap. I, 13, p. 123-124. C'est à l'éd. de Barbara de Negroni que je renverrai toujours. Sauf indication contraire, je retiens la version de 1604. Cf. *Les Essais*, II, 12 (« Apologie de Raimond Sebond »), éd. Pierre Villey et Victor-Louis Saulnier, Paris, PUF, 2004, p. 575 (citation de ce passage : *infra*, note 34). J'emprunterai, pour mes citations des *Essais*, le système de cette édition pour distinguer les différentes strates du texte montaignien : [A] 1580, [B] 1588, [C] additions manuscrites postérieures à l'éd. de 1588.

¹⁰ La cruauté des peuples nordiques, provenant d'un « défaut de jugement, dont comme bêtes ne se savent commander et se contenir », est toutefois très différente de celle des Méridionaux, chez qui « la mélancholie abradante presse violemment les passions et la vengeance » (p. 289). C'est la distinction classique entre cruautés impétueuse et réfléchie (cf. Frank Lestringant, *Le Cannibale, grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994, p. 151-162).

¹¹ Charron ne va pas jusqu'à affiner la division comme Bodin, qui partageait encore les zones de 30° en deux.

¹² Au sujet de cette région, voir la note d'A. Duval, *op. cit.*, t. 1, p. 325 : « Devine qui pourra quel est ce pays, dont le nom est sans doute corrompu : on le trouve écrit ailleurs, tantôt *Estotiland*, tantôt *Estotilande*. Robbe croit que c'est le pays de *Labrador* ; un autre géographe, la Nouvelle-Angleterre ; De Lisle a banni ce nom de ses cartes, et l'*Estotiland*, dit La Martinière, est présentement regardé comme une chimère. Au reste, c'est un mot des langues septentrionales, et il me paraît composé des mots germaniques *west stadt land*, pays de la ville de l'ouest, ou plutôt de *west staat land*, pays de l'état de l'ouest ».

¹³ Cf. p. 285-286. La « Magellane » désigne le Sud du Chili.

¹⁴ Supportables.

¹⁵ P. 287.

¹⁶ P. 289.

¹⁷ P. 285. Les deux tableaux (fig. 1 et 2) sont construits selon cette tripartition.

¹⁸ L'adjectif « mésologique » n'apparaît qu'au XIX^e siècle, comme le terme *milieu* (dans le sens de ce qui entoure l'être vivant), dont il procède. Jusqu'au XVI^e siècle, le « milieu » désigne uniquement le point intermédiaire entre deux extrêmes. À la fin du XVI^e siècle, le terme a évolué dans un sens moral, celui du « juste milieu ». Ce n'est qu'au XVII^e siècle que le *milieu* en vient à désigner l'élément physique dans lequel un corps est placé (Descartes). Introduit en biologie par Lamarck, s'inspirant de Buffon, le terme passe au domaine sociologique au XIX^e siècle. C'est dans le *Cours de philosophie positive* (1838) d'Auguste Comte que l'on trouve la définition du milieu comme l'ensemble des circonstances extérieures nécessaires à l'existence d'un organisme.

¹⁹ P. 287.

²⁰ P. 290.

²¹ La première « disposition à la Sagesse » étant l'« exemption et afranchissement des erreurs, et vices du monde, et des passions », traitée en II, 1.

²² II, 2, p. 391-392.

²³ Cf. Michel de Montaigne, *Les Essais*, p. 157 : « [A] Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncellez en nous, et avons la veuë racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit. Il ne respondit pas : D'Athenes ; mais : Du monde. Luy, qui avoit son imagination plus plaine et plus estanduë, embrassoit l'univers comme sa ville, jettoit ses connoissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons que sous nous ». On rencontre déjà la figure de Socrate comme sage cosmopolite dans les *Tusculanes* de Cicéron (V, XXXVII, 108) ainsi que dans les *Œuvres morales* de Plutarque (« Du bannissement ou de l'exil », XII). Érasme la reprend dans l'adage « Quaevis terra patria ».

²⁴ Lieu d'où l'on guette.

²⁵ II, 2, p. 406.

²⁶ Sur le rapport de Charron au stoïcisme, voir Maryanne Cline Horowitz, « Natural Law as the Foundation for an Autonomous Ethic : Pierre Charron's *De la Sagesse* », in *Studies in the Renaissance*, New York, XXI (1974), p. 204-227.

²⁷ Cf. les réflexions de Jean-Marc Besse sur la « Terre universelle » à la Renaissance (*Les grandeurs de la Terre, op. cit.*, p. 312).

²⁸ I, 13, p. 123.

²⁹ II, 3, p. 422-423. Trad. commentée des cit. lat. par A. Duval, *op. cit.*, t. II, p. 83 : « Que l'iniquité elle-même ne peut détruire : — Le ver qui les ronge ne mourra point. » (Marc, 9:47). « Ce qui est *substance* ne peut recevoir ni perdre ». — (« C'est un axiôme de l'École. Voyez les catégories d'Aristote, chap. V »).

³⁰ Charron utilise aussi, dans le même sens, les désignations d'« honneste homme » ou de « *preud'homme* ». Cf. Maryanne Cline Horowitz, *art. cit.*, p. 211 : « [...] for Charron the man who follows the Stoic art of living well is the 'preud'homme'. The French word 'preud'homme' meant, most simply, 'man of integrity' ».

³¹ III, 24, p. 749-750. Trad. cit. lat. par A. Duval, *op. cit.*, t. 3, p. 185 : « En quelque lieu que nous nous transportions, deux choses, et deux très-belles choses, nous suivront toujours, la nature [commune] et notre vertu [propre] ». (Sénèque, *Consolation à Helvia*, chap. VIII.) (J'ajoute les termes entre crochets, estimant la trad. d'A. Duval incomplète.) On trouve ici la maxime cosmopolite *Ubi bene, ibi patria*, qui voyage d'Aristophane à Érasme, en passant par Cicéron. Cf. Aristophane, *Ploutos*, v. 1151 ; Cicéron, *Tusculanes*, V, XXXVII, 108 ; Érasme, « Quaevis terra patria ».

³² Le terme signifie, au XVII^e siècle, « estat gouverné par plusieurs » (cf. *Dictionnaire de l'Académie française*, 1694).

³³ Bodin, Jean, « Le Cinquième Livre de la République », in *Les Six Livres de la Républiques* (1576), chap. I, éd. Gérard Mairet, Paris, Librairie Générale Française, 1993, p. 424. Cf. aussi —, *Méthode de l'Histoire*, trad. Pierre Mesnard, Paris, Les Belles Lettres, 1941, p. 100 et 102.

³⁴ P. 285. Cf. *Les Essais*, II, 12 (« Apologie de Raimond Sebond »), p. 575 : « [B] Si par experience nous touchons à la main que la forme de nostre estre despend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons, non seulement le tainct, la taille, la complexion et les contenance, mais encore les facultez de l'ame, [C] « *et plaga caeli non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit* » dict Vegece ; et que la Deesse fondatrice de la ville d'Athenes choisit à la situer dans une température

de pays qui fist les hommes prudents, comme les prestres d'Ægipte aprindrent à Solon, « *Athenis tenue cælum, ex quo etiam acutiores putantur Attici ; crassum Thebis, itaque pingues Thebani, et valentes* » ; [B] en maniere que, ainsi que les fruits naissent divers et les animaux, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, justes, temperans et dociles : ici subjects au vin, ailleurs au larecin ou à la paillardise ; icy enclins à superstition, ailleurs à la mescreance ; [C] icy à la liberté, icy à la servitude ; [B] capables d'une science ou d'un art, grossiers ou ingenieux, obeïssans ou rebelles, bons ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis, et prennent nouvelle complexion si on les change de place, comme les arbres : qui fut la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses de abandonner leur païs aspre et bossu pour se transporter en un autre doux et plain, [C] disant que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles les esprits infertiles [...] ». L'épisode est raconté par Plutarque, *Les Dits notables des anciens rois*, f. 188 et Hérodote, IX, 121.

³⁵ Cf. aussi I, 42, p. 288 : « [...] les Septentrionaux [...] s'affoiblissent et s'alongourissent au vent de Sud, et allant vers Midy, comme les Meridionaux venans au Nort, redoublent leurs forces ».

³⁶ Chap. III, 14 (« Devoirs des parens, et enfans »), p. 682.

³⁷ Dangers.

³⁸ *Ibid.*, p. 700. Je souligne. Cf. *Les Essais*, I, 25 (« De l'institution des enfans »), p. 165 : « [A] Endurcissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hazards qu'il luy faut mespriser ; ostez-luy toute mollesse et delicatesses au vestir et coucher, au manger et au boire ; accoustumez le à tout. Que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, [C] mais un garçon vert et vigoureux ».

³⁹ P. 699-700. Cf. *Les Essais*, I, 25, p. 157-158 : « [A] Somme, je veux que [ce grand monde] soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix et de coustumes nous apprennent à juger sainement des nostres [...] ».

⁴⁰ *Ibid.*, p. 158.

⁴¹ Le fait de voyager.

⁴² II, 1, p. 376-377.

⁴³ II, 2, p. 394.

⁴⁴ Cf. Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*.

⁴⁵ II, 2, p. 406.

⁴⁶ Cf. III, 24, p. 750 : « Ne portons nous pas tousjours notre mesme esprit et vertu ? ».

⁴⁷ Cf. p. ex., chez Montaigne, « Du repentir » (III, 2), p. 806 : « [B] Je n'enseigne point, je raconte », et chez Charron, « Le subject et ordre de ces trois livres », p. 11.

⁴⁸ Ruse.

⁴⁹ P. 290.

⁵⁰ II, 9, p. 503-504. Trad. cit. lat. par A. Duval, *op. cit.*, t. II, p. 215 : « C'est être sage que de savoir plier [son esprit], toutes les fois que cela est nécessaire » (Térence, *L'Hécyre*, acte IV, sc. III, vers 2) (j'ajoute les termes entre crochets). « Qui avait

un esprit flexible, et qui était si propre à tout, qu'on l'aurait cru uniquement né pour la chose qu'il faisait, quelle qu'elle fût » (Tite-Live, l. XXXIX, chap. XL). Cf. *Les Essais*, III, 3, « De trois commerces », p. 818-819 : « [B] Il ne faut pas se clouër si fort à ses humeurs et complexions. Nostre principale suffisance, c'est sçavoir s'appliquer à divers usages. C'est estre, mais ce n'est pas vivre, que se tenir attaché et obligé par nécessité à un seul train. Les plus belles ames sont celles qui ont plus de variété et de souplesse. [C] Voylà un honorable tesmoignage du vieil Caton : “*Huic versatile ingenium sic pariter ad omnia fuit, ut natum ad id unum diceret, quodcumque ageret*”. [B] Si c'estoit à moy à me dresser à ma mode, il n'est aucune si bonne façon où je voulesse estre fiché pour ne m'en sçavoir desprendre. La vie est un mouvement inegal, irregulier et multiforme. Ce n'est pas estre amy de soy, et moins encore maistre, c'est en estre esclave, de se suivre incessamment, et estre si pris à ses inclinations qu'on n'en puisse fourvoyer, qu'on ne les puisse tordre ».

⁵¹ *Loc. cit.* Cf. également dans le tableau p. 286 (fig. 1) : « Moyens sont Mediocres et temperez en toutes ces choses comme neutres, ou bien participans un peu de toutes ces deux extremittez et tenans plus de la region, de laquelle ils sont plus voisins ». Montaigne écrivait déjà, dans « De la Modération » : « [C] J'aime des natures tempérées et moyennes. » (I, 30, p. 197).

⁵² P. 290.

⁵³ Cf. l'*Éthique à Nicomaque*, où Aristote définit la vertu comme juste milieu. Voir à ce sujet Tristan Vigliano, *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*, Paris, Belles Lettres, 2009, chap. I « Pour une définition générale du problème : la doctrine du juste milieu dans l'*Éthique à Nicomaque* », p. 21-45.

Copyright© <2017> Johns Hopkins University Press. This article first appeared in *MLN*, « *Climates Past and Present: Perspectives from Early Modern France* », vol. 132, n°4 (september 2017, French Issue), p. 912-930.